

SPECTACLES

Léo Ferré un dieu un maître

• Vieux lion déjà blanchi par le temps, une auréole de cheveux longs et ébouriffés, donnant à ses propos une odeur de sainteté, éclairait un visage secoué par les tics nerveux. Ferré tout de noir vêtu, était cloué là devant un micro, les poings serrés ou les bras croisés sur la poitrine, avec pour unique compagnon de route Paul Castanier, dit Popaul, son fidèle pianiste. Dissident, insoumis, révolté, bouffant du flic, il bousculait l'ordre établi et précipitait les bourgeois à l'égout (« les Anarchistes » ; « Comme une fille ») ; mercenaire, tendu, vengeur, hors-la-loi et rebelle, il refaisait chaque soir sa révolution, cri de guerre anarchiste, soulevant des tempêtes d'applaudissements soutenus par les claquemements des drapeaux rouges et noirs (Ni dieu, ni maître) ; railleur, gouailleur, persifleur, porte-parole des moins de 25 ans, il nous inventait une France, sans général, ni moutons tondus (Ils ont voté) ; quand soudain, tendre, fragile, cassable il contait le désespoir des animaux traînés vers les abattoirs, pleurait la mort d'une guenon puis le cœur en écharpe s'en allait dans Paris, un Paris canaille, celui aux gueulantes d'accordéon, celui de la « Faim des pauvres », de la « Poisse de la vie d'artiste », à l'ombre de « Notre-Dame de la Mouise », au bras d'une femme, une jolie môme qui n'ira jamais chez Rubinstein, celui qui vend de la « frimousse en comprimé »... Semant à la volée son amour et sa « graine d'ananas » en des esprits fertiles et sensibilisés, il récoltait une salle, prise sans résister au piège de son talent, capturée par ses mots, suspendue à ces gestes...

Ferré compositeur, insufflant la vie à Verlaine, Beaudelaire, Rimbaud, ou Apollinaire par ses musiques. Poète erratique, obstiné de poésie jusqu'à l'intérieur même de ses textes en prose, possédé par le rythme du vers qui porte l'image et la fait entendre ; il poussait, dédaignant l'école parnassienne le rôle vocal de la rime à outrance, enfilant les verbes bout à bout mais du bon bout, créant une anarchie de mots, souvent argotiques, populaires, jusqu'à ce qu'ils fassent l'amour et dessinent une poésie d'images.



Ecouter Ferré, le regarder ou l'imaginer c'était recevoir, tandis qu'un long frisson parcourait le corps, un coup au cœur.

UNE PRESTATION ÉGOÏSTE

Caprices de star vieillissante, lubie d'artiste ou prétention démesurée ? lui était-il bien nécessaire, hier soir, de diriger lui-même les 120 musiciens et choristes du concert Padeloup. Ainsi durant près de trois heures nous avons assisté désappointés et impuissants au spectacle d'un homme agitant les bras en tous sens, par saccades, comme s'il voulait mettre un avion au stationnement à Orly, un homme allant et venant sur une rampe de bois, faisant résonner ses pas de façon théâtrale pour nous hurler que sa « solitude se tient dans son froc ! », un homme totalement isolé de son public, chantant pour lui tout seul, semblait-il, des textes incompréhensibles, cataractes de mots jetés là au hasard d'une imagination féconde, d'une inspiration désordonnée. Aujourd'hui, il accouple les verbes contre nature, selon son bon vouloir, plus brillant dans les arrangements musicaux, il trouve en délire ce qu'il perd en force, en vérité.

Partant d'une idée généreuse, apporter la musique classique (Coriolan de Beethoven, Concerto pour la main gauche de Ravel par Dag Achatz) à des spectateurs venus écouter du Ferré, il gagne une dimension nouvelle, fort généreuse mais rate cependant son but puisque mis à part « le Mal-Aimé d'Appolinaire », tous ces textes ne s'adressent plus aujourd'hui qu'à une pseudo-élite...

Voilà malgré tout une série de récitals qui marqueront l'histoire du musci-hall, un grand pas a été franchi pour ramener la chanson à son plus juste niveau, l'annoblir et il est significatif que ce geste fut accompli par Léo Ferré, lui qui influença par-dessus tout les courants actuels.

Bernard MABILLE

Palais des Congrès, 21 heures.